

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

MARS 1875.

---

TRENTE-TROISIÈME NUMÉRO.

---

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
30, RUE ST. GABRIEL.

1875

**Permis d'imprimer,**

**+ Ig. Ev. de Montréal.**

## INDULT

ÉTABLISSANT L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI DANS LE  
DIOCÈSE DE MONTRÉAL ET INDULGENCES QUE PEUVENT  
GAGNER CEUX QUI EN FONT PARTIE.

---

Par un Indult en date du 7 Janvier 1838, Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, accorda à Mgr. Lartigue, Évêque de Montréal, l'autorisation d'ériger dans son Diocèse l'Association dite l'Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les privilèges et indulgences accordés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon par un Bref de Pie VII en date du 15 Mars 1823 et par un Rescrit de Léon XII en date du 11 Mai 1824.

Or, voici quelles sont les Indulgences accordées par les documents ci-haut cités :

1o. Indulgence plénière, le 3 Mai, jour anniversaire de la fondation de l'œuvre, le 3 Décembre, fête patronale de l'Association, ou un des jours de l'octave de ces deux fêtes; elle peut être gagnée une fois seulement à chacune de ces époques, par tout associé, qui, contrit, confessé et ayant communié, visite l'église ou l'oratoire public de l'œuvre ou son église paroissiale, et y prie aux intentions du Souverain Pontife.

2o. Indulgence plénière deux jours de chaque mois, au choix des associés et aux mêmes conditions.

3o. Indulgence plénière le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption ou un jour de leur octave, en remplissant dans une église quelconque les conditions énumérées plus haut.

4o. Indulgence de cent jours chaque fois qu'un associé, contrit de cœur, récite le *Pater* et l'*Ave* avec l'invocation à St. François Xavier, ou qu'il assiste à une assemblée en faveur des missions, ou qu'il donne outre l'obole hebdomadaire, quelque aumône pour la même fin, ou qu'il exerce toute autre œuvre de piété ou de charité.

## MANITOBA.

*Lettre du R. P. Alb. Lacombe, O. M. I., à M. Malo, Vicaire à  
Notre-Dame de Grâce.*

Ste. Marie de Winnipeg,

13 Janvier 1875.

**BIEN CHER MONSIEUR,**

Peut-être qu'il ne vous sera pas indifférent de recevoir quelques lignes d'un confrère, missionnaire comme vous. Vous avez paru tant vous intéresser à notre cause, pendant que j'étais en Canada, que je n'oublierai pas, d'ici à longtemps, l'intérêt que vous avez bien voulu me porter.

Je suis bien dans ma nouvelle position, mais combien elle est différente de celle que j'avais coutume d'occuper dans nos belles missions sauvages. Vous comprenez aussi bien que moi que malgré qu'il y ait des âmes à sauver partout là où l'obéissance nous place, cependant il est presque impossible de briser des liens, qui nous attachent aux chrétiens que nous avons faits parmi les peuplades sauvages.

Nos catholiques de Winnipeg sont bien bons pour nous et j'espère qu'avec le temps et la patience, on pourra avoir une congrégation, qui ne fera pas honte aux autres paroisses du Diocèse. Déjà une Association de St. Vincent de Paul commence à s'organiser ainsi qu'une Société de St. Patrick. Nous avons besoin de ces mouvements pour ne pas nous laisser éclipser par nos adversaires, qui emploient tous les moyens en leur pouvoir, pour faire disparaître notre influence.

Les Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie que j'ai amenées ici avec moi l'été dernier, sont établies à Winnipeg, et tiennent une école sur un très-bon pied. Ces bonnes Sœurs font très-bien et déjà elles ont su s'attirer les sympathies même des protestants qui leur confient leurs enfants. Si elles avaient une maison plus spacieuse, elles auraient plusieurs pensionnaires, surtout des demoiselles Anglaises et Américaines.

Mgr. notre Archevêque est beaucoup mieux. S. G. a pu faire l'ordination de trois prêtres, le jour de l'Épiphanie.

C'était une bien belle fête pour l'Eglise de St. Boniface en particulier et pour toutes nos Missions en général.

Tous les jours je visite Lépine et André Naud. Malgré sa résignation, puisée dans la religion, le premier attend avec grande anxiété la décision de votre gouvernement sur son sort. Il n'y a pas loin d'ici au 29 et les jours commencent à se compter avec angoisses. Je suis aussi et peut-être plus mal que mon pénitent par ce malaise et cette agonie prolongée qu'on nous fait endurer.

Je termine en vous priant de vous intéresser pour moi auprès de certains confrères qui pourraient détacher de leurs bibliothèques quelques volumes, afin de me procurer quelques livres, dont je vous serais *bien gros* reconnaissant.

Je vous envoie ci-jointe une lettre d'une Sœur de l'He à la Crosse, (la sœur de Riel.) Vous pouvez en prendre ce que vous voudrez pour les Annales de la Propagation de la Foi du Diocèse.

Je vous salue de tout mon cœur de sauvage et je vous souhaite une bonne et heureuse année.

Votre dévoué confrère,

ALB. LACOMBE, Ptre.,

O. M. I.

*Lettre de Sœur Marguerite-Marie, a. R. P. Lacombe.*

Saint-Bruno, Ile à la Crosse,  
12 Juillet 1874.

MON RÉVÉREND ET BON PÈRE,

En m'envoyant l'image vénérée de ma chère bienfaitrice la bienheureuse Marguerite-Marie, vous m'avez procuré un bonheur inexprimable. Mon cœur battait d'une émotion bien douce et mes lèvres restaient muettes, en contemplant ces traits vénérables, que la souffrance et l'amour ont rendus si éloquents et que les faveurs d'un jour à jamais mémorable pour moi ont gravés dans mon âme !.....

Veillez donc, révérend et bon Père, accepter mes sincères remerciements et me permettre de vous assurer, que je m'en rappellerai toute ma vie. Vous avez d'autant plus de droit à ma reconnaissance que je n'avais aucun titre à votre bienveillant et paternel souvenir ! et que ce pieux et précieux souvenir m'est arrivé dans un moment où j'avais besoin de rencontrer les regards de ma chère bienheureuse et de sentir sa main me soutenir. Il y a des moments de si grandes faiblesses pour le pauvre cœur. Pour ma part, j'ai tant de peine de n'avoir pas été prête quand je pouvais quitter cette terre de misères et de lancers, et je m'ennuie tant, parfois, de ce Ciel si beau où je serais aujourd'hui, si j'avais mieux employé mon temps et si j'avais été plus généreuse au service du Bon Dieu.

Mon Père ! priez pour moi, s'il vous plaît, recommandez-moi en grâce à cette glorieuse et puissante amante du Divin Cœur pour que je ne déshonore pas son nom et que je sois toute ma vie fidèle à mes promesses.

Dans la chambre de notre Noviciat, il y avait une sentence, qui m'impressionnait beaucoup : " Le moment du plaisir est le signal du sacrifice." Assurément, l'instant où je reçus votre précieux souvenir, fut pour moi le moment du plaisir et par le fait, le signal du sacrifice ; après avoir bien considéré ma chère image, je la passai au Révérend Père Legeard, pour qu'il l'appliquât sur ses pauvres jambes malades, et qu'après avoir fait un petit Triduum à cette intention, il obtienne de la bienheureuse Marguerite-Marie

une guérison que les remèdes humains ne peuvent produire. Ce saint malade la vénérera et l'honorera mieux que moi et il priera un peu la fidèle amante du Divin Cœur pour son indigne protégée qui n'avait d'autre droit à sa tendresse que son extrême misère..... Vous savez sans doute que ce bon Père Legeard est complètement arrêté depuis la Semaine Sainte. Ce sont des dartres vives sur les deux jambes depuis les genoux jusqu'à la plante des pieds. Vers Pâques, il s'est fait un écoulement qui cessa quelques jours, mais immédiatement après une enflure bleuâtre et douloureuse, gonfla les deux pauvres jambes que l'écoulement seul, qui a repris depuis, soulage. Ce bon Père est d'une faiblesse extrême, tourmenté par la migraine et les rhumatismes, etc. On ne peut croire à la quantité d'eau qui sort de ses jambes malades : nous renouvelons le pansement six fois par jour, et à chaque fois, les cinq ou six doubles de toile sont imbibés. Ma Sœur Supérieure pense que son sang tourne en eau et s'écoule ainsi tranquillement. Ce dévoué et saint Missionnaire peut à peine se traîner ; c'est une vraie pitié et pourtant il faut se résigner ; c'est Dieu qui le veut ainsi. Prières, neuvaines, sacrifices, messes, promesses, tout a été employé, mais il me semble que tout n'est pas fini,—la bienheureuse Marguerite Marie est puissante sur le Sacré Cœur de Jésus, nous obtiendrons, je l'espère, cette guérison que nous sollicitons pour la plus grande gloire de Dieu et pour nos chers sauvages.

Demain matin, le Révérend Père Doucet et le Frère Némoy partent pour Carlton, pour voir notre Vénéré Père, S. G. Mgr. Grandin, qui, dit-on, ne doit pas venir visiter cet été ses pauvres enfants de l'Île à la Crosse. Depuis quelques jours, le Révérend Père Legeard, voyant ses jambes se désenfler, comptant sur un mieux qui n'a pas duré, espérait pouvoir entreprendre le voyage de Carlton et le désirait beaucoup. Ses jambes se remettant à couler un peu, et ayant pris un gros rhume qui le fatigue extrêmement, ce bon Père a dû se faire remplacer par le Révérend Père Doucet qui craint beaucoup et qui s'éloigne à regret de la mission, voyant le Révérend Père Legeard si mal ; mais Dieu veille sur nous, ainsi que la Vierge Immaculée et notre chère bienheureuse à nous autres !

Le Révd. Père Legoff est parti lundi dernier, 6 courant, pour aller donner une mission aux Montagnais du Portage la Loche ; son absence se prolongera au-delà d'un mois.

Tous les gens de l'Île à la Crose sont en ce moment malades de la grippe, les enfants surtout sont étranglés par cette vilaine toux, qui dure si longtemps aujourd'hui. Dimanche, c'était triste et en même temps drôle d'entendre le chant aux offices. Tous nos enfants en sont atteints. C'est ce qui nous a forcé, ainsi que le manque de poisson, de donner vacance le 5 de ce mois. Nous étions dans l'impossibilité de faire la classe, la toux continuelle des enfants couvrait nos voix qui ne sont pas de tonnerre et nous nous épuisions à pure perte. Nous en avons deux qui sont assez mal pour nous inquiéter.

Nous craignons beaucoup que la récolte manque complètement ; l'eau est plus haute cette année à l'époque où nous sommes qu'elle ne l'était à la prise des glaces l'automne dernier. On passe en canot dans les endroits où le Frère Némoy a fauché l'année dernière. Il pleut presque tous les deux jours ; un vent violent souffle presque continuellement.

Le 4 au soir, un vent impétueux, accompagné d'une pluie torrentielle, nous faisaient penser à la fin du monde ; il pleuvait dans notre communauté, dans la chapelle, le corridor, et même dans l'étage inférieur ; nous ne pûmes dormir de la nuit ; la maison craquait, nous croyions par moment que le vent soulevait la couverture de notre maison.

Le lendemain à notre lever, nous vîmes un bout de la clôture de notre jardin qui s'était écrasé ; nos cours étaient à blanc. Le lac avait tellement monté que deux cageux de bois de chauffage faits par le dévoué Frère Némoy au prix de bien des sueurs et de fatigues, que l'on avait rendus à la mission à grands frais et qui étaient tirés sur le rivage, baignaient dans l'eau et couraient de grands risques d'être emportés par le vent. Quatre hommes pendant quatre jours travaillèrent à transporter plus loin tout ce bois.

Notre maison neuve est à peu près finie ; le poêle de cuisine, les pentures et les planches des portes ainsi que d'autres objets indispensables nous arriveront par Monseigneur.

En ce moment, nos Sœurs y sont occupées à y faire le ménage ; nous avons teint nos cloisons et nos portes avec de la terre rouge achetée des Sauvages et délayés dans de l'huile de chéték ; ceci n'a presque rien coûté, et nous épargnera beaucoup d'ouvrage et de lavage. Je pense que les charroyeurs d'eau nous en seront très-reconnaissants.

Pardonnez, mon Révérend et bon Père, la longueur de ma lettre, mais j'avais honte de vous envoyer du papier blanc, à vous, qui aimez tant nos missions et qui nous portez tant d'intérêt, et puis c'est un moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

Ma Sœur Supérieure et mes chères Sœurs me prient de vous offrir l'hommage de leur respect et sollicitent un souvenir dans vos prières et saints sacrifices. Pour moi, m'agenouillant à vos pieds, je vous prie de me bénir et de prier pour moi, pour que je ne sois pas une missionnaire sans dessein, pour que ma vie soit une de sacrifice et de dévouement et que je ne sois pas un obstacle au bien à cause de mon indignité. Que vos prières et votre bénédiction me soutiennent dans le chemin du devoir et de l'humilité ! Encore une fois, veuillez accepter mes sincères remerciements et me croire,

Mon Révérend et bon Père,

Voire très-respectueuse enfant,

SŒUR MARGUERITE-MARIE,

Sœur de la Charité.

## NORD OUEST.

Une lettre, récemment arrivée de St. Albert, nous donne les détails suivants sur la fin tragique d'un de nos compatriotes, dans les Prairies du Nord-Ouest. Nous nous empressons de reproduire cet émouvant récit, persuadés que nos lecteurs sentiront croître leur sympathie et leur intérêt pour les généreux pionniers de la foi et de la civilisation dans ces régions sauvages, à la vue des dangers auxquels ils s'exposent :

ST. ALBERT, le 4 Janvier, 1875.

Depuis huit jours, nous sommes ici sous l'impression d'une vive et profonde tristesse, à la suite de la perte aussi douloureuse qu'imprévue d'un homme tout dévoué à nos Missions. Il est mort de la mort la plus cruelle, la plus féroce que l'on puisse rencontrer dans ces régions : de faim et de froid ;... égaré, perdu dans un océan de neige. Voici en deux mots le récit de ce triste événement.

Louis Dazé (c'était son nom), bon et excellent chrétien, Canadien d'origine, avait depuis longtemps été témoin des immenses travaux des RR. PP. Oblats de Marie Immaculée dans ces vastes régions du Nord : son âme en avait compris la grandeur et le mérite. Aussi s'était-il depuis six ans entièrement dévoué au service des Missions, sans vouloir accepter, comme prix de ses travaux, autre chose que la nourriture et le vêtement. L'état de menoisier, qu'il connaissait parfaitement, le mettait tout particulièrement en mesure de nous rendre d'inappréciables services.

Cet automne, il fut, sur son désir, donné comme compagnon au R. P. Scollen, qui évangélise les Sauvages à 25 ou 30 journées de marche de St. Albert, et vers la mi-Novembre, les vivres commençant à manquer, il partit pour la chasse aux buffles avec quelques Sauvages. A 70 ou 80 milles de là, les buffles se montrèrent par bandes innombrables, et les Sauvages tout aussitôt de s'élancer à leur poursuite, après avoir toutefois indiqué à Louis Dazé, comme point de rendez-vous, un petit bois qu'il connaissait et qui était distant de 5 milles environ : "tu te rendras-là, ajoutèrent-ils, car

Le temps va devenir mauvais." Il s'y rendit, en effet, et le soir, les Sauvages y vinrent à leur tour avec leurs chevaux chargés de viandes. Mais, presque aussitôt, la neige commença à tomber, le vent souffla et sous son souffle violent la *poudrière* (c'est le nom qu'on donne ici aux tempêtes de neige,) devint si dense et si forte qu'il n'était pas possible de voir le moindre objet, même à deux pas devant soi. Rien ne saurait donner une idée de ces tourmentes dans les Prairies du Nord.

Avant de se coucher, cependant, un Assiniboine sortit pour essayer de rassembler les chevaux : ce ne fut qu'à grande peine qu'il parvint à en réunir quelques-uns; et à ce moment la tempête était si furieuse qu'il se hâta de rentrer sous la tente. Le Canadien s'informa du succès de ses recherches, et sur la réponse du Sauvage, il sortit lui-même, espérant être plus heureux. "C'est inutile, lui dit l'Assiniboine, ne sors pas, tu ne les trouveras point, et tu es un homme mort si tu t'éloignes de la tente." Mais Louis Dazé était un homme qui ne connaissait pas la crainte. Depuis 20 ans qu'il était dans ces régions, il avait voyagé au milieu de difficultés, de dangers de toutes sortes; et toujours, son courage, son énergie, son esprit naturel l'avaient tiré des mauvais pas; il crut donc cette fois encore, par dévouement pour la Mission à laquelle les chevaux appartenaient, pouvoir affronter le danger.

Le lendemain, quand les Sauvages s'éveillèrent à demi-morts de froid et ensevelis sous quatre pieds de neige, ils ne le trouvèrent pas près d'eux : ils partirent aussitôt à sa recherche, mais leurs peines furent vaines : aucun indice, aucune trace ne put leur apprendre ce qu'il était devenu. Après avoir, quatre jours durant, renouvelé leurs recherches et battu en tous sens la prairie, sans aucun succès, ils rentrèrent à la Mission. On ne saurait vous peindre la douleur du Père ; à cette triste nouvelle, il se jeta ou plutôt se laissa tomber sur son pauvre grabat, en proie à une agitation de nerfs; mais il résolut dès-lors de retrouver mort ou vif son infortuné compagnon, dût il pour cela parcourir la prairie toute entière.

Il allait se livrer à ses actives recherches, quand le len-

demain il vit arriver un Sauvage qui lui dit sans plus de façon : " En allant chercher du bois, ma femme a trouvé ton frère mort sur le bord de la rivière du Coude. " Hélas ! il ne comprit que trop quel était ce frère ! Bientôt après, la femme du Sauvage amenait le traîneau sur lequel elle avait déposé le cadavre. Le pauvre Père embrassa en pleurant les restes inanimés de celui qui était, depuis si longtemps, nous écrit-il : " l'ami du Missionnaire et qui, le soir, égayait par des conversations vives et enjouées, son foyer solitaire. " Il avait, avant de mourir, tiré son scapulaire pour le baiser une dernière fois, et sur ses joues, on voyait la trace des larmes qu'il avait versées avant de rendre le dernier soupir. Comme il avait dû souffrir, mon Dieu !..... se voir condamné à mourir seul, abandonné dans cet affreux désert... à mourir de faim et de froid, aveuglé par des tourbillons de neige ! Mais, au milieu de ces indicibles tourments, une chose l'aura consolé, c'est le témoignage de sa conscience. Je l'avais vu en arrivant à St. Albert, et c'était bien le meilleur homme du monde : rond et franc et par-dessus tout, si fervent chrétien qu'il assistait à la Ste. Messe chaque matin et qu'il se confessait et communiait tous les quinze jours.

La place où l'on a retrouvé son corps prouve qu'il était parvenu à s'orienter et qu'il se dirigeait du côté de la Mission : il n'avait pas parcouru une distance moindre que de soixante milles, et cela, au grand étonnement des Sauvages eux-mêmes, sans manger, ayant de la neige jusqu'au dessus des genoux. Il a dû tomber d'épuisement à cinq minutes d'un camp sauvage : encore quelques pas et il était sauvé. Mais Dieu le voulait au ciel, et là, nous l'espérons, il a déjà reçu la récompense de ses travaux et de sa mort ; là aussi, il vaudra bien s'intéresser encore à nos pauvres Missions et obtenir de Dieu que, pour le remplacer, d'autres comprennent comme lui le bien qu'il y a à faire dans nos prairies si vastes mais encore si incultes du Nord-Ouest et s'empressent d'y apporter leur concours si nécessaire et si méritoire.

UN MISSIONNAIRE O. M. I.

DIOCESE DE NESQUALY.

*Extraits d'une Lettre de Sœur Jean de la Croix à la T. H. Mère Supérieure de la Providence, Montréal.*

Colville, Washington Territory,

10 Janvier 1875.

Vous avez peut-être été forcée de croire par mon long silence, que j'étais ou morte, ou égarée dans les forêts qui avoisinent mon sauvage pays d'adoption. Oh ! non, rien de tout cela ; je vous dirai que j'ai été très occupée, et cela se comprend facilement au début d'une nouvelle mission comme celle-ci. Aussi, je crois que c'était l'ordre de la Divine Providence que nous fissions ce sacrifice.

Vous êtes sans doute désireuse de savoir quelque chose de notre belle petite mission nouvelle ; eh bien, voici : elle représente Nazareth en pauvreté, mais la joie et la paix y règnent.

Visitons un peu notre maison ; voyez ce passage, il traverse la maison d'un bout à l'autre ; à droite est la classe des petits garçons et à côté est le parloir ; à gauche est le dortoir des Sœurs, la Communauté, la salle de couture et de tout ce que vous voulez. Puis vient la chapelle. Nous n'y avons pas encore le St. Sacrement, mais nous avons le bonheur d'avoir la messe tous les jours. Montons maintenant l'escalier et voyez ; c'est une espèce de grenier, me direz-vous ; mais non, c'est ici le dortoir des enfants, la classe, la salle de récréation, enfin, c'est là qu'est mon trésor. Traversons le passage ; cette aile est le réfectoire des enfants, dans cette autre sont la cuisine et le réfectoire des Sœurs. Vous figurez-vous que nous y sommes chaudement ? — mais pas trop, puisque tout est gelé à deux pas du poêle ; l'on peut y conserver les effets très longtemps, je vous assure.

N'avez-vous pas remarqué mes chères pensionnaires, au nombre de quinze, toutes habillées uniformément, robes brunes, châles carreaux noirs et rouges, et mouchoirs rouges sur la tête en guise de chapeaux. Elles sont jolies, n'est-ce pas ? Et j'en suis toute fière. La seule chose que

je désirerais maintenant, ce serait de comprendre leur langage, mais il faut prendre *patience* : c'est bien difficile d'apprendre une langue sans livres ni maîtres.

Les Révérends Pères Jésuites viennent de donner à leurs Sauvages, une mission qui a duré douze jours : ils ont fait des instructions trois fois par jour. C'est admirable de voir tant de dévouement et de zèle. On aurait dit à les voir qu'ils étaient dans les grandes villes de Montréal ou de New-York. La gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà leur unique mobile. Ni peines, ni sacrifices ne sont épargnés, lorsqu'il s'agit d'instruire de pauvres âmes.

Dimanche dernier a eu lieu une jolie et imposante cérémonie. Il s'agissait d'établir l'Archiconfrérie, ou dévotion au St. Cœur de Marie. Une image de la Ste. Vierge, très belle et très frappante, fut portée en procession. Un Père la soutenait, escorté de quatre servants portant des chandelles allumées ; venaient ensuite les Sœurs qui chantaient le "Tota pulchra est," puis les enfants en costumes suivaient aussi la procession : Aussi le jour de Noël, avons-nous eu la Messe de minuit ; jamais en cette place on avait vu tant de monde ; l'église était toute remplie. Et ce qui était plus beau encore, ce fut le grand nombre de communicants, qui a été de trois cents environ. N'est-ce pas que pour un pays sauvage c'était bien édifiant ?

La première communion de plusieurs de nos enfants a été comme le couronnement de cette belle retraite, qui a fait tant de bien à notre population voyageuse. Nous en remercierons longtemps le bon Dieu.

Adieu, très chère et honorée Mère. Mille souvenirs et amitiés à toutes nos chères sœurs de Montréal, etc.

VOS DÉVOUÉES FILLES DE COLVILLE,  
Au pied des Montagnes Rocheuses, à l'Ouest.

## HISTOIRE DE LA FONDATION DE L'HOPITAL A MADAWASKA, N. B.,

*Par la très-regrettée Sœur DAVIGNON, Religieuse Hospitalière  
de l'Hôtel-Dieu de Montréal.*

*Très-honorée et chère Mère et bien-aimées Sœurs de l'Hôtel-  
Dieu de Montréal.*

La voix de la sainte obéissance, organe de la volonté divine, nous avait dit : "Allez à Madawaska." En la compagnie de la Sainte Famille, sous la garde des bons Anges, un Mercredi, le 1er Octobre, 1873, après avoir reçu le Pain du voyageur, nous quitions notre cher Bethléhem de l'Hôtel-Dieu de Montréal, lequel nous vit naître à la religion, fut le berceau de notre enfance spirituelle, reçut les vœux de notre consécration solennelle, fut notre paradis sur la terre, le séjour le plus chéri comme le plus aimé de nos cœurs.

A cette première séparation venait s'en joindre une autre non moins sensible ! Il nous fallait quitter une mère, pour laquelle l'action de grâces accompagne toujours le cher souvenir..... d'une mère que les derniers jours nous rendirent plus chère, par la tendresse, le dévouement et la sympathie dont elle fit preuve envers nous... il fallait dire adieu à celle qui possédait, à si juste titre, toute notre estime et toute notre confiance. A des Sœurs vénérées qui ont blanchi dans la pratique des vertus religieuses, dont le nombre des années commandait le respect, dont les bons exemples nous étaient si nécessaires et qui nous prêchaient si efficacement la force et le courage ; à ces mères, il fallut dire : Adieu !... En vous pressant dans nos bras, nous sentions nos cœurs se briser, à la pensée qu'il ne nous serait pas donné de vous revoir toutes ici-bas !!! Achevant votre course, lorsque viendra pour vous le grand jour des récompenses, vénérées et chères Sœurs anciennes qui fûtes toutes pour nous d'autres mères, veuillez, nous vous en prions, après avoir accordé, sur la terre, un souvenir à vos petites Sœurs exilées, leur obtenir de suivre la route que vous leur avez tracée et de vous rejoindre dans la Patrie. Et de

vous aussi, chères compagnes de noviciat, chères Sœurs, qui ne faites que de naître à la religion, il faut nous séparer!... Nous avons dit adieu à la famille mille fois chère; mais en dehors de ce monastère chéri n'y a-t-il pas des personnes qui aient droit à toute notre vénération et notre amour?

La veille du départ, après le baiser fraternel, en présence du Dieu de l'Eucharistie, nous allions nous agenouiller aux pieds de notre saint Evêque pour recevoir sa bénédiction. Les paroles pleines d'onction qui tombaient de ses lèvres, furent un baume salutaire à notre profonde douleur!... Après les plus paternels avis, nous reçûmes une deuxième bénédiction. C'est sans doute pour la dernière fois que nous voyons cette main bénie se lever sur nos têtes, pour y faire descendre les bénédictions du Seigneur.

Le Révérend M. Arraud, notre Supérieur, nos Révs. Pères Nercam et Bonnissant étaient venus, eux aussi, nous bénir et nous encourager, par l'exemple de nos Mères dont ils nous parlèrent si bien, à nous dévouer généreusement pour procurer la gloire de Dieu et propager notre saint Institut.

Nous appreciâmes plus que jamais leur bienveillance, et nous souhaiterions pouvoir leur offrir un juste retour.

Il nous restait encore la séparation d'avec nos chers parents, qui s'étaient montrés si chrétiens envers Dieu, et si généreux envers nous, à partager l'amertume du sacrifice.

Le bonheur d'être à Dieu ne ferme pas les cœurs aux nobles sentiments de l'affection filiale. Au contraire, à mesure qu'ils s'animent d'un plus tendre amour au doux cœur de Jésus, ils deviennent plus tendres et plus intimement occupés du bonheur de ceux qu'ils aiment. Bons parents, une première fois, vous nous immolâtes à l'amour du bon Dieu qui nous appelaient à sa suite; mais en lui offrant cet holocauste il vous restait encore la consolation de n'être pas entièrement séparés de ces enfants si chéris de vous, et à qui vous étiez si chers!... Vous lui aviez été agréables; et voilà pourquoi il vous demande la victime complète. Ce second sacrifice offert pour sa gloire et le salut des âmes ne lui plaira pas moins, puisqu'il est fait

avec la même générosité. Nous vous quittons, chers parents, mais votre souvenir vivra à jamais dans nos cœurs et dans nos prières. Séparés pour Dieu dans l'exil, nous serons réunis par Lui au ciel, où alors il n'y aura plus de séparation ni d'adieu !

Très-honorée et chère Mère, chères et bien-aimées Sœurs, notre impuissance à vous exprimer les grandes émotions d'une telle circonstance arrête notre plume ; car nous énoncerions mal ce que nous ressentîmes si bien. Il est des émotions qu'on ne peut rendre ; les nôtres sont de cette nature ; cependant, nous sommes certaines que nos cœurs furent soutenus et fortifiés par d'aussi généreuses et aussi chères sympathies.

La Ste. Famille fuyant en Egypte fut le tableau qui se présenta à notre esprit, lorsqu'il nous fallut franchir le seuil de ce Monastère béni qui nous abrita pendant tant d'années, nous mit à couvert dans ces murs sacrés de la contagion du monde, et nous favorisa des charmes de la solitude.

Nous avons besoin de sa protection et elle semblait nous en assurer, vu que le jour consacré à honorer son chef, notre bon Père St. Joseph, était celui de notre départ. Quelle heureuse coïncidence que celle qui nous donnait pour protecteur Jésus, Marie, Joseph, et pour gardiens, les Sts. Anges. Sous les regards de si beaux modèles, comment ne pas nous montrer généreuses dans l'accomplissement de la volonté divine, et toutes dévouées pour la gloire de Dieu ?

Nous empruntâmes à la Ste. Vierge les paroles qu'elle prononça, lorsque l'Ange lui manifesta la volonté divine ; et, à son exemple, à l'Ange qui nous avait décrété cette même volonté, en nous disant : "Allez à Madawaska," nous répondîmes, nous aussi : *Ecce ancilla Domini, fiat, fiat.*

Mercredi, 7 heures 10 minutes A. M., l'humble *fiat* était prononcé et nous étions en route. Nous avions dit les prières de l'itinéraire lorsque passant près du caveau, de nouvelles émotions nous saisissent et nous retiennent un instant ! / Sanctuaire de la mort, dont le langage muet nous dit plus que toutes les paroles, toi qui renfermes les

dépouilles de personnes aimées à tant de titres, nous nous éloignons de tes murs ! Mères vénérées ; chères et bien-aimées Sœurs, vos restes précieux nous consolait de votre absence, et nous aimions à venir ici épancher nos cœurs. Nous nous sentions attirées au bien par la considération de vos rares exemples, de vos vertus cachées aux regards des hommes, mais que vous n'avez pu dérober à l'œil fraternel. Dieu a voulu que le parfum de vos vertus se propagât jusqu'à nos jours, pour attirer à leur odeur toutes celles que la divine Providence appellerait à marcher sur vos traces. Le *De profundis* fut notre prière d'adieu ! Reposez en paix, Mères et Sœurs bien-aimées, et priez pour nous. Vous n'êtes plus de la terre, mais vous vivez au ciel. De là accompagnez-nous dans l'exil, dirigez-nous obtenez-nous l'esprit qui vous anima. Vous avez connu nos peines, nos misères et nos sacrifices, obtenez nous votre confiance, votre générosité et votre persévérance. Que cette dernière faveur soit couronnée de la joie de nous réunir à vous dans la patrie des élus.

Durant le trajet, les litanies de la Ste. Vierge, des prières à St. Joseph, aux Sts. Anges, à nos saints fondateurs et à nos Mères, pour demander la protection du Ciel sur la Communauté et les personnes chères que nous laissons, sur l'œuvre que nous allions entreprendre et sur nous-mêmes, occupaient tous nos instants. Nous suivimes cette règle chaque fois que nous quittâmes un lieu pour un autre.

7 heures 25. Nous sommes à la gare ; on s'informe si le train est parti ; on nous dit que les heures d'hiver sont adoptées et que le train ne partira qu'à onze heures P. M.

Hélas nous ne sommes qu'à quelques pas de chez nous, et déjà des déceptions !

Nous ne savions encore à quoi nous arrêter, lorsqu'arrivèrent à nous, M. Labadie, M. et Mme Monty ; et presque en même temps le frère de notre Sœur Brissette préparé à nous accompagner jusqu'à St. Hyacinthe.

Pas plus que nous, ces messieurs ne connaissaient le changement des heures de départ ; nous étions à aviser sur le parti que nous allions prendre, lorsque survint M. Plamondon, Chanoine, qui s'étant assuré par lui-même qu'en

effet il n'y avait pas de train pour Québec avant la nuit, nous proposa de monter à l'Evêché pour y passer la journée; nous trouvions, nous, qu'il était plus *naturel* de retourner chez nous; et avec cette perspective de passer encore une journée avec vous toutes, nous commencions presque à nous réjouir du malentendu sur l'heure du départ. Mais M. le Chanoine se montra tout à fait opposé à l'idée de nous voir retourner sur nos pas: "Vous ne retournerez pas chez vous; qu'irez-vous, y faire, sinon les embarrasser?"—"Oh! que dites-vous, lui répondit notre Mère d'Avignon, embarrasser chez nous? Oh non! Puis nous serions si heureuse de passer encore une journée avec toutes nos Sœurs."—"Vous avez fait vos adieux, répliqua M. Plamondon, il ne faut pas renouveler cette scène avec ses douleurs; deux fois en une seule journée, ce sera trop fort pour vos Sœurs et pour vous."—"Où irons-nous?"—"Avec moi, dit M. le Chanoine: l'Evêché peut donner l'hospitalité pendant quelques heures à quelques filles de cette Communauté qui a été son berceau, et qui a donné l'hospitalité au premier Evêque de Montréal lorsqu'il était sans asile."

Force nous fut de nous rendre à l'invitation de M. le Chanoine et de monter à l'Evêché. Là on nous installa dans les appartements occupés le jour par les Sœurs de la Providence chargées de la sacristie de la Cathédrale; ces bonnes Sœurs furent pleines d'attention et de prévenance pour nous, et firent tout ce qu'on peut imaginer pour nous être agréables; nous n'oublierons jamais leur bonté et leur franche amitié.

Dans le cours de la journée, nous eûmes le bonheur de recevoir deux fois la visite de Sa Grandeur Mgr. de Montréal, qui inonda nos âmes de joie et de bonheur par ses paroles si onctueuses et si pieuses, telle que son cœur seul peut en trouver.

Un des temps libres de cette journée fut aussi employé à la visite de la Cathédrale en construction; MM. Plamondon et Dufresne sont nos *cicérônes*.

Dans la soirée nous avons la visite dernière de notre saint Evêque; cette fois, il nous entretint de nos Mères, de vous

toutés... nous encouragea à imiter le dévouement et le zèle des premières, et à faire la consolation des secondes en nous immolant généreusement pour procurer la gloire de Dieu, celle de l'Institut, et le salut des âmes. Il nous donna une dernière bénédiction après avoir reçu les témoignages de notre vive reconnaissance, que nous ne savions comment exprimer après avoir été les objets de tant de bienveillance de la part de Sa Grandeur.

Notre position fut la même auprès du Rév. Mr. Plamondon qui vint remplacer Monseigneur. Il nous fit mille vœux de bonheur, nous donna sa bénédiction, et ne nous quitta qu'après s'être assuré que tous les préparatifs étaient faits pour notre expédition.

Vers 9 heures, restées seules avec nos chères Sœurs de la Providence, nous jouîmes encore quelques instants de leur cordiale affabilité. La bonne Sœur Joséphine, qui connaît très-bien notre chère Sœur Trudeau et quelques-unes de nos Sœurs du Nouveau-Brunswick, dont elle nous a entretenues souvent aujourd'hui, nous a bien amusées, tant par ses plaisantes histoires que par les souvenirs des pays qu'elle a parcourus.

Voir, connaître et apprécier des personnes amies, voilà quelle avait été l'occupation de cette journée; nous en séparer devait être le dévouement :

Telle est la brièveté des jours ici bas !

Vers 10 hrs., nous nous disposons à partir. Les soins, les délicates attentions, toutes les prévenances qui nous avaient été prodiguées avec tant d'affection, nous avaient attachées à ces bonnes Sœurs, auxquelles nous ne savions comment témoigner notre gratitude ni quels remerciements leur faire. N'étant pas satisfaites de leur journée, leur charité voulait encore nous être utile durant le voyage, et, à cet effet, la chère Sr. M. des Anges, Supérieure, et la chère Sr. La Purification, amie intime de l'une de nous, avaient préparé un panier de bons fruits pour nous désaltérer durant le trajet.

A 10½ heures, nous faisons de nouveau les derniers adieux. Cette scène du soir avait quelques similitudes avec celle du matin : c'est vous dire, notre très-honorée Mère et nos chères Sœurs, que tant d'affection, tant de tendresse et

tant de bonté, nous rappelaient votre cher souvenir, et nous faisaient redire l'humble *Fiat* prononcé à la première heure du jour.

Mr. Guimond, notre bon et dévoué Procureur, et Magloire viennent nous chercher.

A 10 hrs. 20 minutes, nous sommes à la gare. M. et Mme Monty, Mr. Brissette, le fidèle et dévoué Magloire, nous accompagnent et demeurent avec nous, jusqu'à l'heure du départ.

11 heures. Nous faisons nos derniers adieux!... Que de choses dans un jour!... Habituees aux charmes de la solitude, nous ne rencontrons que bruit et dissipation; au lieu des allées solitaires du cloître, nous traversons des rues et entendons mille bruits produits par tant de choses différentes. En nous retrouvant seules, nous commençâmes, sous ce nouvel atmosphère, à respirer un peu plus à notre aise. La prière fut notre premier besoin, le satisfaire fut notre première occupation. Nous ne voulûmes pas prendre de lits; chacune un châle sous la tête, on passa la nuit tant bien que mal.

Jeudi, 5 heures A.M. Oraison dans les chars.

5½ heures. Déjeuner sur nos genoux.

7 heures. Office et prières accoutumées.

8½ heures. Lorsque notre Mère fit son voyage, en Août dernier, elle ne changea point de convoi. Pour nous, arrivées à la Pointe-Lévi, sans en rien savoir, nous fîmes tous nos préparatifs. C'était une bonne inspiration, car à peine avions-nous terminé, qu'on vint nous chercher pour prendre un autre train.

9 heures. - Bordée de neige. Installation dans les nouveaux chars. Nous perdîmes beaucoup à l'échange, car nous nous trouvâmes plus exposées aux regards des séculiers; la chaleur était si grande, car nous étions près d'un gros poêle, que nous avons peine à la supporter. Ayant pu obtenir un coin plus retiré, nous en profitâmes pour faire nos exercices. Prises d'un violent mal de tête et le cœur sur les lèvres, nous avons petite mine. Deux messieurs Prêtres prirent place non loin de nous, l'un d'eux nous adressa quelques mots; nous n'eûmes pas le plaisir de connaître son nom.

12 heures. Vingt minutes d'arrêt. Nous en profitâmes pour prendre notre diner. Vous eussiez bien ri de nous voir toutes quatre la table mise sur nos genoux, et avec un grand sérieux, déguster un morceau de pâté au poulet que nous avait préparé notre chère Sœur Ladauversière. Nous vous eussions bien secondées à rire, nous en avions grande envie ; n.ais nous ne pouvions pas nous dilater à notre aise, ce qui nous ôta un peu l'appétit. Pauvre Sœur Philomène, trop gênée pour faire une pareille excursion, fit abstinence tout le voyage ; elle a tant souffert hors du cloître qu'elle nous en faisait pitié.

1 heure. Nous récitons Vêpres.

Depuis 9 heures ce matin, nous n'avons vu qu'un pays pierreux et montagneux, des bas fonds, des terres incultes en plusieurs endroits. Nos premières Sœurs, favorisées d'un beau temps, purent voir Québec et la Pointe-Lévi, mais pour nous, la neige et notre retard à laisser les premiers chars, ne nous permirent point de les voir. Les campagnes sont bien différentes sous tous rapports de celles de Montréal. Les villages sont très petits, si l'on en excepte St. Thomas. La vue des églises nous faisait toujours grand plaisir ; elles sont en général bien pauvres à l'extérieur.

2 heures 40. A St. Paschal, notre Mère nous invite à sortir pour voir un bœuf attelé sur une charrette, et ayant le mors aux dents comme un cheval, ce qui nous récréa quelques instants, car c'était la première fois que nous en voyions attelés de la sorte.

3 heures. A St. André, un petit incident oblige nos Sœurs Guérin et Brissette de se rendre dans les chars aux bagages pour faire refoncer la valise qui contenait les provisions ; elle avait été brisée ; mais rien n'a été perdu.

3½ heures. Nous récitons Matines et nous nous préparons à laisser les chars.

4 heures 10. Nous sommes à la Rivière-du-Loup. Le bon Mr. Larcher vient au-devant de nous ; sa voiture nous attendait ainsi que celle des chères Sœurs du Bon Pasteur. Nous rencontrons aussi à la station Mr. Charles Plourde tout joyeux de nous rappeler le souvenir de notre chère Sr.

Luce, en nous disant qu'il est son frère. Il fut très poli et tout dévoué. On amène un petit infirme à notre Mère pour en obtenir sa guérison ; elle le console par de bonnes paroles et l'engage à prier.

Après nous être assurées que tous nos bagages sont en sûreté, nous montons en voiture pour nous rendre au couvent du Bon Pasteur.

5 heures. A notre arrivée, la bonne Mère St. Joseph vient au-devant de nous, suivie de ses chères filles. Après un fraternel baiser, on nous conduisit dans une chambre qu'on nous avait préparée. Après nous être un peu remises, nous allâmes à la chapelle, et de là au réfectoire où un très bon souper nous fut servi. Nous trouvant cette fois plus à notre aise, nous nous acquittâmes bien de notre devoir. Le souper fini, nous retournâmes au chœur pour terminer nos prières.

6½ heures. La bonne Mère St. Joseph et notre Mère se retirent. Sœurs Guérin et Philomène vont se reposer: Votre petite Sœur Brissette (curieuse comme sa mère Eve,) accompagnée de la bonne Sr. St. Raphaël fit la visite d'une partie de l'établissement, vit les bibliothèques, les peintures, les livres de comptes, les livres d'études, etc. Arrivée à la salle de réception, votre petite Sœur (qui ne fait pas de mine) se vit entourée des chères Sœurs Gabriel, assistante, St. Jean, St. Raphaël, St. Edmond, Ste. Elizabeth et St. Henri, qui venaient passer le reste de la récréation auprès de leur hôte. Durant les quelques instants de conversation qu'elles eurent avec elle, elles la pressèrent d'une foule de questions sur nos pauvres malades, les divers genres de leurs maladies, les traitements qu'on leur faisait suivre, la manière dont on les pansait, etc., etc. Elles paraissaient témoigner tant de sympathie à ces chers malades, que la petite interlocutrice en était toute joyeuse. Elle tâcha de leur rendre le réciproque en se réjouissant avec elles du bien qui se fait à leur Maison-Mère, parmi les pénitentes, dont quelques-unes, lui dirent-elles, sont de grandes saintes.

8½ heures. Notre Mère accompagnée de la bonne Mère St. Joseph nous rejoint, et offre un petit souvenir aux Sœurs, en leur faisant faire le choix de quelques pauvres images

qui nous avaient été données; et l'on s'amuse encore quelques instants.

8½ heures. Avant de se séparer de nous, la bonne Mère nous exprima son regret de ne pouvoir avoir la messe chez elle; et comme nous désirions faire la sainte communion, elle nous propose d'aller à l'église, le lendemain, ce que nous agréâmes. Nous lui souhaitons le bonsoir et nous allons prendre notre repos.

Vendredi, 6 heures. Nous nous rendons à l'église où le bon Jésus nous préparait une grande consolation; celle d'assister à la sainte messe et d'y faire la très-sainte communion.

7 heures. Rentrées au couvent, on vint avertir qu'un autre Prêtre venait dire la sainte messe. Cette fois, nous ne pûmes l'entendre, obligées de nous préparer au départ. Nous prenons notre déjeuner à la hâte et revêtons nos habits de voyage; nous saluons et remercions nos chères hospitalières qui nous accompagnent à la voiture et ne cessant de nous témoigner leur affection. Lorsque nous fûmes prêtes à partir, l'une d'elles nous remit un billet où leurs noms étaient écrits à la suite desquels leurs vœux étaient exprimés.

"Nous vous promettons le secours de nos prières toutes  
"impuissantes qu'elles sont; que le Seigneur bénisse votre  
"généreux sacrifice; que le succès couronne votre entre-  
"prise; c'est un vœu du cœur que nous vous exprimons  
"ici."

Vingt-deux personnes atteintes de la picotte sont reléguées dans une pauvre petite maison de la Rivière-du-Loup. Nous regrettons de connaître trop tard leur triste position, car nous aurions été heureuses de les aller visiter.

7½ heures. Nous laissons la Rivière-du-Loup. Les prières ordinaires terminées, nous récitons l'Office et le Rosaire en commun.

8½ heures. Nous passons au Lac des Vases, ayant en longueur douze milles et en largeur deux milles. Toute cette étendue n'est qu'une terre molle et boueuse dans laquelle on plonge des perches sans en atteindre le fonds.

9¼ heures. Nous faisons la lecture. Chère Mère Pagé, le

temps des framboises est passé, mais en revanche, nous avons de la belle mousse. En avançant quelques pas, nous nous en faisons une petite provision. Nos chères Sœurs, qui n'ont jamais vu notre beau pays, nous permettront de les y conduire en esprit.

Depuis la Rivière-du-Loup jusqu'à *Madawaska*, comme disent quelques-uns, toujours du bois, des montagnes, des cailloux, des souches, des mascou et des framboisiers. (En été il y a de plus, dit-on, des ours.)

11 heures. Nous arrêtons à la Rivière St. François. Pendant que les chevaux prennent leur ration, Sœurs Guérin, Brissette et Philomène font un demi-mille à pied. La Sainte-Famille fuyant en Egypte et nos Mères venant en Canada, étaient deux tableaux desquels il nous semblait que notre état présent nous rapprochait. Oh! que nous étions heureuses de ce bonheur qui devenait un puissant aiguillon pour exciter notre zèle à la gloire de Dieu.

Notre cocher en nous rejoignant nous dit que, si c'eût été au mois d'août, il nous aurait empêchées de faire ce trajet à cause des ours. Maintenant ils sont retirés dans les bois. Voici comment ces animaux bâtissent leurs gîtes l'hiver : une petite hutte en branches de cèdre de forme triangulaire, et couverte de mousse, les met à couvert de la neige ; une fois entrés dans leur retraite, ils ne paraissent plus dans les chemins pour l'espace de quatre à cinq mois. Aujourd'hui nous avons le plaisir de faire la rencontre de quelques-uns de nos nouveaux compatriotes. Quelle agréable surprise! Nous remarquons les *chevaux* de notre nouveau pays, qui sont des bœufs attelés comme à St. Paschal, ils ont de plus des clochettes.

12 heures. Nous arrêtons à St. Honoré, 28 milles de la Rivière-du-Loup ; nous sommes élevées de 1400 pieds au-dessus de la mer. La neige tombée ce matin, couvre encore le toit des maisons ; ce qui vous donnera une idée de la température. Sept maisons composent le village ; nous prenons le dîner chez une bonne vieille qui nous donne sa recette pour faire du bon pain ; nous nous rendons à l'église où nous récitons notre Office en commun et faisons le Chemin de la Croix. Le dévotement de ce temple consacré à la gran-

deur de notre Dieu fut un crève-cœur pour nous, nous voulons vous en dire un mot. Ayant en longueur tout au plus 30 pieds et en largeur 15 pieds, nous n'apercevons que des pièces de bois dont les fentes sont bouchées avec des étoupes. Le sanctuaire est fait de planches à peine verlopées, une légère couche de chaux en couvre une partie. Une petite statue de la Sainte Vierge un peu élevée au-dessus du tabernacle et un petit Crucifix avec des chandeliers de bois peints en jaune, avec les tableaux du Chemin de la Croix, sont tout l'ornement du sanctuaire. La lampe du St. Sacrement est placée dans une boîte de bois brut. Les portes de l'Eglise sont faites absolument comme les portes d'écurie dans les campagnes, c'est-à-dire de bois brut avec des clous dont les têtes se laissent voir. Vous concevez mieux que nous ne le pourrions dire, ce que nous éprouvâmes de peine à cette vue. Oh ! combien la bonté de Dieu brillait admirablement ici et combien nous nous sentions pressées de l'aimer plus ardemment ! Nous regrettions vivement de n'avoir pas quelque chose à offrir à cette église, et nous aurions voulu avoir le superflu des riches, nous en aurions fait un digne usage. Ceci nous a fait apprécier le bonheur de contribuer à l'ornement des églises et nous nous sommes réjouiés en pensant que notre chère Communauté de Madawaska y prenait une bonne part.

1 heure. Nous remontons en voiture et à peu de distance nous traversons la rivière des Saumons. Nous n'avions pas encore vu de moulin à vent pour battre le grain, c'est ici que le premier s'offre à notre curiosité.

2 heures. Nous apercevons le Lac Témiscaouata, ayant en longueur 25 miles et dans le plus large 3 miles. Un peu plus loin, un moulin à farine mue par l'eau.

4 heures. Nous récitons le St. Office.

7 heures. Nous sommes au Détour du Lac. Nous nous rendons au presbytère qui est situé sur une côte élevée, ayant à ses pieds la rivière nommée : "DÉTOUR DU LAC," à cause du détour qu'elle fait en ce lieu. Le Rév. M. Guay nous reçut avec la plus exquise politesse. Sa respectable mère et sa bonne ménagère le secondèrent très bien. On nous prépara le souper, auquel on servit un excellent pois-

son nommé le *Pointu*. A l'issue du souper, nous allâmes à l'église attenante au presbytère. Celle-ci est sur le même plan que celle de St. Honoré, dont nous avons parlé plus haut, mais un peu moins pauvre. Une belle lampe éclairait cette petite église, où il régnait à cette heure un silence absolu. Tout nous portait à Dieu, et nous y fussions demeurées longtemps si le froid ne nous eût bientôt obligées d'en sortir. Pendant que notre Mère converse avec le Rév. M. Guay, auprès d'un bon feu, la bonne mère du Curé fait avec nous les frais de la conversation, nous entretenait de son cher fils unique, qui est bien digne d'elle, et nous parle du bon vieux temps passé. Nous en fûmes très-heureuses, car ces souvenirs se rattachaient à l'enfance de S. G. Mgr. Bourget, qu'elle a très bien connu, ayant été élevée dans le voisinage de la maison paternelle de Monseigneur. Elle s'en informa avec un vif intérêt. Ses souvenirs remontent à une date ancienne, car Mme. Guay est très-âgée quoique bien portante.

9 heures. Nous nous rendons à nos chambres où nous trouvons des lits fort bons. Notre Mère fut honorée d'occuper la chambre de l'évêque qui se trouvait en bas.

Samedi, 7 heures. Nous assistons à la Sainte Messe à laquelle nous avons le bonheur de communier. Après l'action de grâces, on nous conduit à table, où le déjeuner fut présidé par le Rév. M. Guay. Ce matin, on nous fait connaître le *Couradi*, autre poisson très excellent.

8 heures. Nous songeons à partir. M. le curé nous témoigna beaucoup de bienveillance et d'intérêt. Il nous donna sa bénédiction qu'il accompagna de quelques encouragements et nos fit des vœux de prospérité. Nous le saluons et remercions ainsi que sa respectable mère, qui remit à notre Mère Davignon un petit panier pour souvenir de notre passage chez elle; notre Mère lui offrit en retour celui que les bonnes Sœurs de la Providence nous avait donné rempli de fruits.

8 heures 10. Nous voilà de nouveau en marche. Le temps est beau, mais très froid. Nous pouvons réciter les prières ordinaires et l'office en commun; pour la lecture, notre Mère nous y fait suppléer par des oraisons.

9 heures. St. Louis de Haba n'a de remarquable que son nom.

9½ heures. Nous passons près de la rivière Couradi, où l'on fait la pêche du bon poisson de ce matin.

10 heures. Nous voyons la petite église de Dégeli, qui est bien passable à l'extérieur; on y dit la messe tous les quinze jours.

11 heures 40. Nous arrêtons à Ste. Rose du Dégeli chez le bon père irlandais, que notre Mère Pagé a soigné lors de son voyage. Nous en avons reçu des "God bless you." Il neige à plein temps. Nous prenons notre dîner à la faveur du bon sac de provisions, lequel tire au reste. Nous nous retirons dans une chambre pour réciter notre office.

12½ heures. Notre Mère et Sœur Brissette qui craignent le froid à cause d'une extinction de voix dont elles souffrent, remontent en voiture. Sœurs Guérin et Philomène font quelques arpents à pied; leur course ne fut pas longue, car la neige qui tombe à gros flocons blanchit bientôt leurs belles capuches. Elles reprennent leurs places et nous continuons notre route.

1 heure. A douze milles de Dégeli nous sommes à Edmunston, dans le Nouveau Brunswick. Ma Sœur Philomène, placée à la gauche du Rév. M. Gaay pour le déjeuner de la veille, ne nous avait encore rien dit de la gêne qu'elle y avait éprouvée, et dont nous nous étions fort bien aperçues. Nous parlions de notre future Mission: "Ma Mère, dit-elle, j'ai bien hâte d'être rendue, et je serai contente, si vous vouliez me donner un office? Lequel" lui demanda alors notre Mère? "S'il y a des volailles par là, voudrez-vous que j'en aie le soin, je ne serai pas gênée avec elles."

2 heures. Sur un petit côteau, nous voyons l'église St. Jacques dont l'extérieur, quoique de bois blanchi seulement, est tout-à-fait gentile; comme à la précédente, un prêtre y vient tous les quinze jours dire la Sainte Messe. Nous avons beau regarder, nous ne voyions que des souches. Ma Sœur Philomène nous fit encore bien rire: "Pensez-vous, lui demandait-on, de vous ennuyer?" "Oh! non, répondit-elle, je ne m'ennuierai pas, car il y a par ici bien des souches, et je les préfère de beaucoup au grand monde,

où on est si gêné." Ces badinages nous faisaient trouver le chemin moins long.

Chère Mère Pagé, nous voyions avec plaisir l'endroit de votre *pique nique* où vous perdiez votre *capuche* ; celui où vous rîtes tant de *bêtes* ; nous y remarquâmes encore deux vaches.

3 heures. On nous montre la rivière à la Truite, qui a un demi-mille de largeur.

4 heures. Enfin, nous approchons tout doucement de la Terre promise. L'église du Sault, bâtie sur un coteau, se trouve située dans le centre d'un joli village. Depuis la Rivière-du-Loup nous n'avions pas encore vu avant-ici, de bâtisses confortables. Ma Sœur Guérin nous a beaucoup amusées ; car tenant à acquérir des connaissances pour lui aider à exécuter le grand projet de bâtir la ville "de Madawaska," tout le trajet, elle nous invitait à regarder : tantôt une maison en cèdre ou en bouleau avec l'écorce ; tantôt des fours en terre, de pauvre mine, et autres choses de cette nature. Elle a commencé par visiter les travaux de la Cathédrale de Montréal, et jusqu'ici, elle a fait bien des expériences qui lui seront très utiles dans les circonstances que lui ménage l'avenir. Elle ne parle plus que de défrichement, de jardin, de bâtisse d'un hôpital, de cuisine à la française, etc.

4½ heures. Nous apercevons l'église St. Bruno et la rivière St. Jean, du côté des Américains. Nous passons tout près des fortifications faites autrefois par les Français. Nous traversons un pont et saluons "Madawaska."

5 heures 20. Nous arrivons au presbytère par une pluie battante. Le bon Père Dugal vient nous accueillir. Ayant dit à notre Mère que nous ne pourrions pas dormir, si nous ne voyions le soir même notre nouvelle maison, après avoir salué les bons Pères, elle demanda à M. Larcher, notre excellent conducteur, s'il voulait bien nous y conduire ; et sur son acquiescement, nous remontâmes en voiture, après avoir adoré le bon Jésus dans le secret de nos cœurs, car nous nous trouvions en face de l'église, que nous n'avons pas encore visitée faute de temps. Le changement fréquent de domiciles, depuis le départ, nous faisait éprouver le

besoin de retrouver un chez-nous. La visite du couvent fut chose promptement exécutée. Quelle agréable surprise lorsque nous aperçûmes quatre paillasses remplies ! Nous retournons en hâte en donner communication à notre Mère restée au presbytère. Celle-ci qui partageait nos sentiments, fut aussi heureuse que nous de la consolation ménagée par la Divine Providence. Elle prend place dans la voiture, et cette fois, c'était pour nous rendre chez nous, et tout de bon.

5½ heures. Installation dans notre couvent. Nous nous rendons au chœur pour rendre grâces à Dieu. On fait connaissance avec Mme Beaulieu, la femme de notre fermier qui est une bien bonne personne. Elle avait fait son petit ménage pour nous recevoir, et avec les effets qu'avaient donnés quelques personnes, elle nous prépara des lits. Nous n'avons jamais si bien reposé que sur notre paillasse de ce soir.

Dimanche matin, 5 heures. On se rend à l'église pour la sainte Communion par une pluie d'averse. Nos parapluies étaient restés dans la voiture du charretier, nos capuches en tinrent place et de même pour la grand'messe. Nous fûmes obligées de retourner à l'église dans l'après-dîner, ce qui nous fit beaucoup penser à notre Hôtel Dieu de Montréal. Notre chère Mère souffrit un peu de ce mauvais temps, car elle s'était assez mouillée pour devoir faire sécher ses habits.

12 heures. On nous envoie notre diner du presbytère.

4 heures. M. Martin, sa femme et ses enfants, viennent nous saluer comme voisins, ces bonnes gens nous ont bien assistées. Pour nous reposer, nous vous invitons à venir visiter notre nouveau monastère. Le site est magnifique ; il est bâti sur une éminence, décoré d'un joli petit parterre sur le devant, au bas duquel coule une charmante petite rivière. De l'autre côté de cette rivière (Paroisse de St. David) est le pied de la superbe montagne qui s'offre délicieusement aux regards dans la belle saison, toute couverte d'un riche tapis de verdure, émaillé ci et là de magnifiques rangées d'arbres qui entourent et désignent les diverses propriétés. En face de notre établissement il n'y a aucune bâtisse, en sorte que nous pouvons contempler à loisir les

beautés de cette riante nature, qui nous porte si naturellement à en louer le créateur. En arrière du monastère est la terre qui nous a été donnée. C'est encore un terrain assez montagneux; cette partie de la vallée est aussi cultivée, quoique le défrichement ne soit pas aussi avancé que sur le côté que nous venons de décrire. Une source abondante nous fournit une eau pure et délicieuse à boire.

Entrons maintenant à l'intérieur du monastère. Nous vous conduirons d'abord à la petite chapelle qui est bien charmante. Le sanctuaire néanmoins vous laissera désirer quelque chose, car il est dans un grand dénûment. Passons au chœur des Sœurs qui se trouve en face de l'autel, mais à l'extrémité de la chapelle. Plus loin à la droite, sont quatre petites chambres; à la gauche est le réfectoire des enfants et une grande classe. Le rez-de-chaussée renferme notre réfectoire, puis la cuisine et les caves en occupent le reste. Montons au second, et nous sommes dans le petit cloître: lequel occupe tout un côté du corridor, divisé en trois appartements, dont l'un est la chambre de notre Mère; un autre la salle commune, et le troisième est le dortoir des Sœurs. En face de ce dernier est un autre chœur au-dessus du premier et un peu plus grand; nous nous y réunissons pour faire nos exercices. Le jubé de l'orgue est tout voisin. Les deux dernières pièces sont la salle d'étude et le dortoir des enfants. Les bâtimens, granges et hangars sont spacieux et offrent beaucoup de commodités; mais malheureusement ils s'en vont déjà en ruine. Les bâties ne sont pas aussi bien construites qu'à Montréal. Tout ici a été négligé; ce qui nécessite beaucoup de réparations; et les ouvriers ici sont très rares.

Lundi. La pluie continue et avec cela il fait bien froid. Trois malades se présentent; mais n'ayant ni lit ni poêle, ni remèdes, on ne leur peut donner que des paroles de consolation et d'encouragement, en attendant que notre état nous permette de les assister. Nous sommes affligées de ne pouvoir les recevoir; et d'autant plus, qu'une pauvre femme qui se trouvait du nombre mourut le lendemain.

Mercredi, le Dr. Bernier vient nous visiter, accompagné de son aimable dame. Il nous rappelle beaucoup nos bons médecins de Montréal et se montre très-dévoué pour nous. D'après ce que nous avons pu voir, la communauté a été certainement inspirée du bon Dieu en acceptant cette fondation qui fait espérer déjà un si grand résultat.

Les gens ne sont pas riches en argent, mais ils le sont beaucoup en bonne volonté. La difficulté des communications leur permet peu de rapport avec les étrangers. Un seul voyage à la Rivière-du-Loup nécessite cinq jours d'absence. Comment vendre leur grain et transporter les effets

« dont ils ont besoin ? Ils sont obligés de donner leur grain pour des marchandises qu'on leur vend à des prix exorbitants.

Nous n'avons pas encore de four pour faire cuir du pain ; on fait de la galette (sur la plaque du poêle) ce qu'on nomme ici des *Plouy .es* (c'est un régal.)

Au mois d'Août de l'année dernière, ces pauvres gens ont été visités par des fièvres, dont plusieurs ressentent encore les suites ; cette maladie n'est pas entièrement disparue. En huit jours nous avons vu vingt malades ; depuis Dimanche ma Sœur Maillet tient compte de ceux qui sont venus visiter le bon « Docteur. »

Tant d'âmes éloignées du bon Dieu ; tant de pauvres souffrants et malheureux ! Oh ! que cette vue est bien propre à exciter notre zèle et à stimuler notre courage. Nous voudrions de suite exercer l'hospitalité. Pour cet effet nous réclamons instamment le secours de vos ferventes prières, car la bâtisse étant trop petite pour les deux œuvres, nous voudrions faire transporter près du couvent une maison qui nous appartient ; ce qui nous permettrait de recevoir plusieurs malades. Mais il faut que St. Joseph fasse cela pour nous, car les hommes disent la chose très-difficile à effectuer. Si vous le demandez avec nous, nous obtiendrons sûrement cette grâce de notre bon Père qui nous a déjà fait sentir sa puissante protection et son crédit auprès de Dieu. par l'assistance toute spéciale que nous avons éprouvée depuis notre arrivée. Plus d'une fois, nous avons dit : « C'est notre bon Père St. Joseph qui nous envoie ce secours, cette protection ! Oh ! que nous serions heureuses, si un tel bonheur nous était accordé » les pauvres ne sont-ils pas tout notre bien et toute notre consolation ? Nous comptons donc beaucoup sur vos ferventes prières et sur celles de nos chers pauvres de Montréal.

Nous espérons que ces nouvelles vous consolent comme elles nous consolent nous-mêmes des sacrifices que nous a imposés cette œuvre. La joie de faire aimer Dieu et d'être utile au salut de ses frères, fait déjà anticiper ici-bas, ce centuple promis à ceux qui auront tout quitté pour suivre Jésus-Christ et rend aussi légers les sacrifices et les peines.

Très-honorée et chère Mère, chères et bien-aimées Sœurs, puisse Notre Seigneur en retour de toutes vos bontés, de votre dévouement et de votre affection, vous départir mille bénédictions, mille grâces et mille faveurs, ce sont les vœux ardents et les sincères remerciements de celles qui sont heureuses de se dire de vous toutes en J. M. J.

Les très-humbles et reconnaissantes Sœurs et servantes,

LES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE ST. JOSEPH.

## LES PAUMOTOUS.

### TRADITIONS ET COUTUMES.

#### II

#### IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

(Suite.)

Outre cette classe de revenants supérieurs, il y en avait encore d'autres qu'on croyait venir directement des cimetières. Nos Indiens supposaient, dans chaque homme, plusieurs âmes, dont une, au moins, restait avec le corps dans la tombe. Ces âmes, réunies, formaient une société ténébreuse et souterraine, qu'on appelait la nuit, *te rui*, et qui avait ses mœurs, ses fêtes et ses parties de pêche à part. On les redoutait plus encore que les autres revenants dont ils se distinguaient, au dire des voyants kanaks, par des formes spécialement hideuses. Cependant, quelques Indiens plus hardis que les autres les abordaient volontiers et finissaient même par se familiariser avec eux. On cite, surtout à Fangateau, un certain Téfarevanaga qui, chaque nuit, désertait furtivement la couche nuptiale et s'en allait, commensal ordinaire des morts, assister à leurs copieux festins. C'est cette croyance absurde qui seule peut expliquer l'usage général, chez les insulaires, de déposer sur la tombe de leurs parents défunts la nourriture dont on supposait qu'ils devaient avoir besoin, sans doute jusqu'à ce qu'ils fussent au courant des mœurs et de la manière de vivre en usage chez les morts. On les croyait volontiers méchants et vindicatifs. Les Indiens qui, pour des querelles de ménage ou tout autre petit mécontentement, désiraient mettre fin à leurs jours, n'avaient pas le triste courage de se précipiter du haut d'un cocotier ou d'un pandanus, s'en allaient déterrer les ossements des morts ou profaner leurs tombes, dans l'espoir que le revenant irrité les ferait mystérieusement périr. Bien-entendu, le revenant ne venait jamais satisfaire leur criminelle envie. Mais quelquefois le dépit de ces malheureux était tel, que, refusant de prendre aucune nourriture et sous l'influence d'une exaltation crois-

sante, ils finissaient par se donner réellement la mort. J'en ai vu moi-même quelques exemples à Anaa.

Pour ramener une épouse infidèle et pour se venger d'un voleur inconnu ou trop puissant, les Indiens ont encore recours aux morts ou aux divinités du maraé. On portait sur la tombe du défunt, ou sur le maraé choisi à cet effet, quelque chose ayant touché à l'objet volé ou appartenu à la personne dont on avait à se plaindre ; et, au moyen de sortilèges et d'imprécations, on s'efforçait d'attirer sur elle une vengeance prompt et terrible, qui, au dire de nos crédules Indiens, suivait toujours de près la demande.

Enfin, la troisième demeure des âmes, après leur séparation du corps, était le redoutable étang dont nous avons déjà parlé. C'est là qu'étaient précipités à tout jamais les âmes que Tama n'avait pas pu ou n'avait pas voulu sauver à cause de leur impiété. Car, dans l'opinion de nos insulaires, c'était là à peu près le seul crime qui pût attirer sur eux la colère de leurs dieux, qu'ils se figuraient plus méchants qu'eux-mêmes, n'est-à-dire tout à la fois voleurs, débauchés, assassins et anthropophages.

### III

#### CULTE DES ANCÊTRES.—SACRIFICES DU RUAHINE ET DU MARAÉ.

Outre Tané, qui paraît avoir été le Jupiter océanien, et Tama, son verbe, le rédempteur des hommes, l'Olympe paumotou renfermait encore un grand nombre de divinités secondaires et locales, diversement appelées, connues et vénérées dans chaque île. Mais, généralement, le culte idolâtrique rendu à toutes ces divinités informes n'était inspiré que par la peur ou par le désir d'une pêche abondante. On associait toujours les ancêtres aux honneurs rendus aux dieux, car on supposait qu'ils pourraient, aussi bien que ceux-ci, attirer ou éloigner à leur gré le poisson des îles qu'ils avaient habitées.

Ce culte des ancêtres était public. Il consistait essentiellement dans le sacrifice, et était exclusivement réservé aux hommes faits qui, seuls, pouvaient assister aux cérémonies du maraé et participer aux victimes qui y étaient offertes.

Ce maraé ne présente pas les masses imposantes et grandioses des constructions en pierre sèches que l'on peut encore voir à Tahiti. Ce n'est qu'un long et étroit parallélogramme de madrépores, d'une élévation de cinquante centimètres, entourés d'une double rangée de coraux bien taillés, entremêlés çà et là de pierres plus élevées et simulant grossièrement la figure de leurs dieux. On les y voit aussi représentés par des morceaux de bois, où le sculpteur a surtout songé à faire un ventre énorme, tandis que des plumes figurent la tête. Sur l'arrière-plan, l'on élevait ordinairement cinq grandes idoles ou énormes pierres plates et verticales, ayant quelques petites échancrures pour représenter tant bien que mal la tête et les épaules. Enfin, au milieu de la plate-bande, on installait horizontalement, sur des pieux fourchus, de petits berceaux ou cercueils, ciselés et enjolivés où étaient gardés religieusement, pour leur rendre un culte idolâtrique, des mèches de cheveux et de barbe, même des ongles et des dents, pris sur les cadavres des hommes avant leur inhumation. Le tout, soigneusement lié en petits paquets, avec de la ficelle de cocotier, était recouvert de plumes d'oiseau. Chaque berceau ou cercueil renfermait plusieurs de ces petits paquets ; c'était, pour ainsi dire, le mausolée portatif de la famille, un palladium pour la parenté, l'arche de salut de la peuplade entière. Ils restaient ordinairement entassés dans une case construite à cet effet auprès du maraé. Mais, à l'occasion d'une cérémonie religieuse et patriotique, on les retirait du dépôt général, et, après les avoir époussetés et ornés, on les plaçait sur le maraé ou aux environs, afin que chaque guerrier pût vénérer ses ancêtres et qu'il ne manquât pas, en cette circonstance, d'offrir de la nourriture en sacrifice.

Comme les femmes et les enfants ne pouvaient, en tant que profanes, assister aux cérémonies du maraé, on organisait de temps en temps en leur faveur de grandes fêtes des morts. Au jour fixé, l'on transportait sur la lagune, où toute la population se trouvait rassemblée, les petits paquets appartenant à chaque famille. On les montrait solennellement à l'assistance qui fondait en larmes, s'exhalait en sanglots et récitait, avec un brouaha affreux et sauvage,

des chants monotones célébrant les hauts faits des defunts. Puis, chacun ayant baisé ces paquets de reliques, on les reportait sur le maraé, et le reste de la journée était consacré aux festins, aux danses, aux jeux et aux divertissements.

Il n'y avait que les hommes qui pussent recevoir ainsi les honneurs de l'apothéose. Les femmes, essentiellement maudites d'une malédiction originelle et universelle, n'étaient jamais admises aux pratiques du maraé. Cependant elles n'étaient pas absolument privées de tout honneur après leur mort; et, chose remarquable, l'espèce de culte domestique qu'on leur rendait avait un rapport visible avec le serpent. A Takoto, lorsque des femmes mourraient, on prenait quelques mèches de leurs cheveux qu'on liait au bout d'un long bâton orné de plumes d'oiseau. Ces bâtons étaient placés aux environs de la hutte du sauvage, au milieu d'un sentier, devant un tronc de pandanus ficé en terre en guise de petit autel. C'est là qu'on venait prier et offrir des sacrifices de nourriture, toutes les fois qu'on avait capturé quelque anguille de mer ou qu'on se disposait à en faire la pêche. Mais, comme il y avait une sorte d'inimitié entre la femme et ces serpents de mer, on se gardait bien de les mettre en présence. Quand on avait pris des anguilles, on les étendait à l'écart, on les entourait de feuillages verts avant et après la cuisson, puis chacun prenait un morceau du feuillage et allait le déposer, avec des cocos ou toute autre nourriture, sur l'autel dressé en regard de la relique féminine. Pour le distinguer du maraé, on appelait cet endroit *ruahine*.

Dans ce symbolisme étrange, dont évidemment nos Indiens ne pouvaient donner aucune explication, ne serait-il pas permis de voir une image défigurée du serpent d'airain prophétique élevé dans les airs par Moïse, comme si la femme, maudite à l'occasion du serpent, ne pouvait être réhabilitée, que par l'application éloignée des mérites du divin Rédempteur, endu et immolé sur l'arbre de la croix ?

(A continuer.)